

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 18 (1950)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Toussaint ou Ali sous les cèdres  
**Autor:** Réhaut  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-570127>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Toussaint

## ou *Ali sous les cèdres*

Je ne sais pourquoi le Capitaine Champ attendit ce jour triste parmi les jours pour me faire cette confidence.

J'étais en Algérie depuis bientôt six mois, accomplissant non sans tristesse un service militaire qui m'arrachait à mon métier, à mes parents, à mes nombreux amis, et à ces jeunes amours de vingt ans, si enthousiastes et fougueuses qu'on les croit éternelles!!

J'occupais un emploi de secrétaire au Bureau de la Place, et mon Capitaine s'était révélé mon ami, dans toute la plénitude et la beauté de ce mot.

Il était mon ami, dis-je, parce-qu'un seul de ses regards m'en disait plus que la phrase qu'il aurait exprimée, et qu'il taisait souvent, devinant que j'avais compris;

Il était mon ami parce-qu'il me serrait la main pour me dire bonjour, alors qu'il lui était aisé de répondre par un salut bref et hautain à mon trébuchant «Garde-à-vous», comme le faisaient maints autres Officiers.

Il était mon ami, parce-qu'il s'intéressait à mes premiers essais de balbutiements littéraires et désirait avoir la primeur des quelques nouvelles et nombreux poèmes, derniers-nés de ma plume plus ou moins éloquente.

J'écoutais, après lecture, ses objectives et justes critiques, ses indulgents compliments. J'éprouvais un bonheur sans mélange, à le voir ému et charmé par l'immense sensibilité de ma jeune nature.

Il vous est à présent facile de réaliser qu'il était mon ami.

Physiquement, bien; une quarantaine d'années, tout au plus; cheveux grisonnants, traits réguliers et aristocratiques, corpulence moyenne, proportionnée, harmonieuse; beaucoup de race, d'allure très britannique, il me paraissait, quoique portant admirablement la tenue militaire, mieux à sa place dans un salon que dans un bureau de Garnison, au milieu de tous ces mufles, trop semblables et dénués de personnalité qui forment, en toutes nations, les cadres meneurs d'hommes et tueurs de machines à penser....

Ce jour de Novembre était frais et pluvieux; température malgré tout supportable. L'Algérie ignorant totalement le vrai froid.

Les camarades étaient sortis en ville, et moi je restais au bureau, songeant, mélancoliquement, à ce premier jour de Toussaint vécu loin des miens, vivants et morts...

Il était environ 17 heures lorsque la Capitaine Champ arriva.

— Bonjour, mon Capitaine; triste journée, n'est-ce pas?

— Oui, mon petit Claude, triste journée! Pourquoi n'es-tu point sorti, comme les autres?

— Oh, vous savez bien, mon Capitaine, que je suis et serai toujours un solitaire.... Si vous imaginiez comme on est bien, tout seul, de temps à autre! Penser, penser à tout et à rien, ce qui revient d'ailleurs exactement à la même chose... et puis... un jour comme celui-ci ne me semble pas particulièrement propice aux divertissements. Et vous, mon Capitaine peut-on savoir d'où vous venez!

— Du cimetière, grand garçon taciturne!

Et là débuta ce long et terrible récit, que je vais essayer de relater en en respectant le mieux possible l'atmosphère, les mots, la façon dont il me fut conté.

— Je suis allé fleurir la tombe d'Ali, Claude, comme chaque année... C'est une bien pénible histoire; je ne sais sous quel angle tes vingt ans vont la juger, mais rien ne m'interdit de te la soumettre, car je suis certain que tu la comprendras... Plus

encore, je gage que tu vas la vivre, la sentir, peut-être même en tirer une nouvelle que tu orneras de ta jeune sensibilité et de ton style tout neuf :

— « Il y a de cela 15 ans ; j'étais alors Sergent-Chef. J'avais un Capitaine représentant pour moi ce que j'espère incarner pour toi, c'est-à-dire un ami, un vrai, un confident, un grand frère, presque un papa . . .

Son ordonnance était un Marocain, Ali : grand diable aux cheveux de jais. S'il était beau ? Le terme est encore trop petit ! Ali était splendide ! Deux yeux noirs qui lançaient des flammes, des lèvres épaisses, mais joliment dessinées, un menton à la fois énergique et fin, un buste merveilleux de robustesse et de grâce : un véritable objet d'art !

Intelligent, fidèle, dévoué jusqu'à l'abnégation de soi-même, il avait, malgré de mauvais bruits répandus à son sujet, gagné la confiance du Capitaine Harvey. Ce dernier, veuf depuis deux ans, possédait une ravissante petite fille, de sept printemps à peine, Dominique, dont Ali s'occupait activement, tentant d'alléger par ses attentions le désarroi que crée dans le cœur d'un enfant l'absence d'une maman . . .

Le hasard des bavardages m'avait instruit, dans ses moindres détails, du lamentable incident, cause des innombrables papotages dont Ali faisait l'objet ; ceci remontait à l'année précédente . . . .

Ali avait conquis le cœur d'un Adjudant, Charles Perez, grand amateur de jolis garçons. Il faut connaître la mentalité de ces « Blédards », trop souvent sevrés de femmes, et vivant une existence partagée entre alcool, tabac et cafard, et dont les nerfs, toujours tendus, font des hommes en proie à toutes les tentations de la chair, assoiffés de sensations et désireux avant tout de soulager, par n'importe quel moyen, un instinct de mâle sans cesse éperonné par une solitude mère de mille dangereuses idées . . .

Charles avait possédé Ali, et l'aimait autant qu'un homme peut en aimer un autre dans ces cas particulièrement complexes à analyser. Ali, de son côté, se sentait heureux quand, blotti contre cette poitrine masculine, il connaissait les joies et les délires insoupçonnés d'un uranisme consommé. Ce couple, tout spécial et immoral qu'il apparaissait, n'en était pas moins un couple uni par de purs et solides sentiments qu'aucune raillerie de gommier moqueur ne pouvait entacher.

Charles avait sous ses ordres la deuxième section, composée de quarante hommes ; la journée terminée, il s'en allait, le soir, Ali à son bras, rêver dans la grande forêt de cèdres, où seule la lune contemplant de son regard lumineusement complice, leurs fougueux ébats ; puis, ils rentraient tous deux sous la tente achever délicieusement un acte esquissé par de furtives caresses, dans la nature . . .

Rien ne se fût passé, sans l'arrivée d'un nouvel adjudant, qui dût prendre le commandement de la première section ; il faut croire que les mêmes douteux penchants que ceux de son collègue Charles agitaient l'âme tourmentée de l'arrivant, car celui-ci, peu à peu, subit le charme enveloppant et doux de notre Ali. Ce dernier s'aperçut de la chose, sans toutefois s'en préoccuper outre mesure ; il en ressentit simplement un légitime sentiment d'orgueil, analogue à celui d'une femme coquette, un peu grisée de se sentir ardemment désirée, galamment courtisée . . .

Mais la vie est telle que tout se termine la plupart du temps par des drames plus ou moins terribles, plus ou moins conséquents.

Les hommes eux-mêmes s'aperçurent de la rivalité qui opposait les deux chefs de sections et s'en amusaient ; éternel et toujours distrayant sujet de plaisanteries ! Pensez ! Lorsqu'on stagne là, dans un quelconque endroit de l'Algérie, vivant en communauté, sous la tente, seul malgré le nombre, avec ses joies ou ses peines, ses regrets ou ses remords, ses soucis, ses projets, enfin toute une vie d'autant plus intense qu'elle reste en soi d'autant plus forte que discrètement dissimulée aux yeux d'autrui, hermétiquement verrouillée dans son cœur, que peut-on faire, sinon agrémentez une par trop lourde

solitude, d'une étude psychologique complète et poussée des caractères? Cette passion des deux gradés prenait donc, en ces âmes avides de nouveau, la proportion d'un événement remarquable.

Personne ne s'étonna donc de les voir un certain soir discuter assez bruyamment d'une chose que chacun connaissait... Cet échange de paroles vindicatives se termina d'ailleurs assez honorablement et n'eut aucune répercussion, du moins cette fois....

Mais l'incident, comme l'on peut s'en douter, dut se renouveler assez souvent; la jalousie de Charles s'aiguisa à ce point qu'elle se transforma en une rigoureuse censure, tolérant ou ne tolérant point tel ou tel regard à l'adresse d'Ali, telle ou telle parole, tel ou tel sourire. Une atmosphère de rixe, pénible et lourde, régnait au camp. Parce que deux hommes souffraient d'un même mal, parce-que deux cœurs connaissaient les mêmes supplices; les mêmes espoirs, les mêmes dépressions, parce-que l'un possédait et désirait conserver jalousement ce que l'autre convoitait sans l'obtenir, toute une foule d'hommes subissait une sorte de malaise, d'angoisse, soulignée encore par le calme et la beauté des lieux, la poésie des nuits sous la guitoune....

Ce qui devait se faire se fit:

Les deux mâles, oubliant qu'ils étaient militaires, oubliant même qu'ils étaient hommes, méprisant camaraderie, amour-propre, respect de soi, enfin sacrifiant tout pour une sale petite histoire de sexe, en virent aux poings;

La discorde eut vite fait de contaminer la troupe, laquelle se sépara en deux blocs bien distincts, chacun défenant avec acharnement son chef, son maître!

Et puis, ça vous fait du bien, une bonne bagarre, une immonde mêlée de corps qui roulent, se relèvent, s'écrasent au sol, fondent sur d'autres corps et se traînent lamentablement dans la poussière: ça maintient la souplesse, ça conserve la forme...!

Ce qu'il en résulta? Oh, il n'est rien de plus facile à deviner: Charles sortit vainqueur, son ennemi quasi-assommé et gisant sur le sol... Dame! Il avait son amour derrière lui, un amour qui lui fournissait toutes les armes nécessaires à l'obtention d'une victoire: haine, force, esprit de propriété, instinct de conservation, tendresse, bonheur à préserver, autant de stimulants puisés dans un seul nom, un nom chaud comme le soleil algérien doux comme les clairs-de-lune algériens, frêle comme les jeunes cèdres des forêts marocaines... Ali... Ali!

Les sanctions ne se firent point attendre: deux mutations en règle suivirent cette brutale explication, et nos deux amoureux se virent contraints, mort dans l'âme, rage au cœur, d'abandonner à jamais le beau chevalier au teint cuivré, aux yeux de nuit...

Ali souffrit énormément du départ de Charles, et, chose étonnante, chacun respecta cette souffrance, s'efforçant même de l'alléger par de douces paroles, exemptes définitivement de toute ironie blessante.

Un an s'était écoulé, lorsque le haut commandement fut pris en main par le Capitaine Harvey, alors veuf, et, comme je crois l'avoir précisé au début de ce récit, accompagné de la blonde petite Dominique, sa grande passion.

-----  
J'écoute avidement mon capitaine, dont les yeux perdus dans le passé revoient dans leurs moindres détails, tous ces jours passionnés et presque déments que vivent nos gommiers, nos «blédards»....

— Continuez, mon Capitaine, c'est prodigieusement captivant!

— Pas trop choqué, jeune Claude, par ces sentiments plus ou moins troubles, ces ambiances tourmentées, ces mots hardis et parfois même déplacés?

Je ne réponds pas. A quoi bon répondre? Le Capitaine Champ vient de lire dans mon regard la suivante réponse que je tais timidement:

— «Je les connais familièrement ces sentiments troubles et ces ambiances tourmentées??... Quant aux mots, s'ils veulent exprimer, ils se doivent d'être empreints

d'une certaine hardiesse... On ne fait pas de la vie avec des phrases étudiées, et cela, mon capitaine, vous le savez mieux que moi, bien mieux que moi! Parlez, parlez toujours, mon Capitaine; que votre voix ne cesse de me tenir en haleine que lorsque le rideau devra, par la force des choses se baisser sur le dernier acte de vos souvenirs...

---

— Donc, Harvey prit peu à peu en considération notre Ali, dont il appréciait le courage et maintes autres qualités d'une exploitation facile et de première utilité.

La petite fille suivait le papa dans tous ses déplacements. Elle menait une vie presqu'agréable, au camp, grâce aux constantes délicatesses, aux multiples attentions de la jeune ordonnance du Capitaine.

Toute la peine, toute la fièvre du Marocain, revêtirent un aspect quasi-maternel.

Il jouait parfois durant des heures entières avec l'enfant, et rien ne me semblait aussi curieux que d'imaginer cet être confondant ses spasmes, ses soupirs et ses râles avec ceux d'un garçon de son âge, un an auparavant, et se purifiant à présent au contact d'une fraîche petite âme de sept ans, à boucles blondes, dont le rire ressemblait à un rayon de soleil, les larmes, à des gouttes de rosée, et les yeux, à deux menus saphirs, dérochés dans le coffret à bijoux d'une quelconque merveilleuse Antinéa!

Harvey, satisfait de mes services, parlait avec moi, comme nous parlons tous deux aujourd'hui:

— Je suis enchanté, Champ, de l'intérêt que semble porter Ali à ma petite Dominique! Savez-vous que sous peu, je risque de devenir jaloux de ce bronze marocain! Ma fille l'aime autant qu'elle m'aime, peut-être plus, que sais-je? Les gosses sont tellement sensibles à qui s'occupe d'eux et affecte de les considérer ainsi que des grandes personnes!

Ce garçon est extraordinaire! J'eus été heureux que vous l'entendissiez hier soir lui raconter un conte de fée avant qu'elle ferme ses yeux: Il était une fois une jolie Reine... disait-il. «Et mon petit ange, de questionner du cristal de sa voix frêle:» Avait-elle de beaux bijoux, Ali, de l'or, des diamants?

Pas une question ne restait sans réponse; quand la petite se fût endormie, Ali, après un «Garde-à-vous» impeccable, me demanda si j'avais besoin de quoi que ce soit.

Car il réussissait à concilier ses devoirs militaires et son activité... éducative, dirais-je, étonnamment bien. Je crois n'avoir jamais connu plus fidèle et dévoué compagnon!

Je hasardais alors quelques vagues rappels sur un passé dont chacun parlait en sourdine, en cachette:

Mon petit Champ, me répondit le Capitaine, ces histoires ont vécu... et, pour tout vous dire, je m'en moque éperdûment; certains de nous préfèrent les citrons aux oranges, les figues aux dattes, la pluie au soleil, aussi bien sont-ils en droit de préférer un joli garçon à une brune indigène!... Cela ne revêt, à mes yeux, aucune espèce d'importance; un seul fait compte, pour moi: Ali est un travailleur et un serviteur de tout premier ordre!

---

Puis, un matin, les évènements changèrent de face, brusquement, subitement, tel un orage qui éclate à l'instant où l'on se porte garant de la stabilité du temps...

Jamais je n'oublierai le pressentiment d'un accident, grave, très grave, que fit naître en mon esprit cet ordre bref à moi transmis par un camarade:

— Le Capitaine Harvey t'attend dans son bureau!

Je bondis au dit bureau. Ah! Quelle atroce détresse dans le regard de mon Capitaine! Où était-il, le colonial endurci, l'homme d'airain dont une poignée de main vous broyait presque les phalanges, dont une seule parole inspirait une crainte respectueuse à tout un régiment!!

J'avais devant moi un être vieilli de dix ans, une épave, un pauvre homme!....

— Champ, me dit-il, vous allez entendre de bien abominables choses! Il est au-dessus de mes forces de vous narrer les détails immondes d'une aventure qui vous laissera stupide d'étonnement... Je ne mentionnerai donc que le fait, brut, dénué de toute explication dont le récit dépasse ma résistance physique et morale! Mon petit gars, c'est un drame horrible, quelque chose qui outre ma compréhension, ma façon de voir, de sentir! Je suis complètement ébranlé, mortellement touché!...

— Parlez, mon Capitaine, parlez! Vous avez en moi un fils, presque, et s'il est en mon pouvoir de vous aider, de vous seconder, soyez assuré de ma vigilance... Si toutefois notre jeune Ali me laisse le temps de l'exercer!...

Ah! Que me parlez-vous d'Ali! Que ce nom soit maudit, damné, vomi à jamais de mes lèvres! Ali.... C'est idiot, je manque du plus élémentaire des courages... Les mots qu'il me faut prononcer me font frissonner d'horreur!

— Parlez, mon Capitaine!

— Ecoutez, Champ, ne me demandez aucun détail que je ne sois en mesure de vous fournir, et... que personne autre que vous ne sache, personne, entendez-vous? J'ai votre parole, Champ?

— Est-il besoin de poser cette question, mon Capitaine?

— Ali... a violé ma petite Dominique, un enfant de sept ans!

—.....

Je restai muet de stupeur, ne réalisais pas; j'étais là, pantois, regardant le Capitaine avec doute, me demandant lequel de nous deux devenait fou... Ali, coupable d'une telle action! C'était une hallucination, une fiction!

Je parvins à balbutier quelques mots!

— N'est-ce pas une erreur, mon Capitaine?

— Hélas! Que ne puissiez-vous dire vrai!

J'assistai alors à l'écroulement des dernières forces de mon vieil ami, un écroulement d'autant plus effrayant qu'il était total. Ces yeux durs et froids de monsieur qui ordonne, ces yeux qui glaçaient les hommes les plus audacieux, ces pauvres yeux répandaient au long du visage bouleversé, d'abondantes larmes, infiniment tristes...

Je connus tout ce qu'il désirait taire, dans un de ces élans où le besoin se fait douloureusement sentir de «jouer cartes sur table», de «cracher le morceau». Peut-être aussi, les dois-je, ces aveux, au sadisme exclusivement humain qui consiste, chez tous les êtres, à se saturer de sa souffrance, à se vautrer complaisamment dans sa peine, à se meurtrir le cœur en se remémorant tout, en en parlant pour ne rien oublier, pour jouir du chagrin ressenti, comme le dépravé jouit dans la flagellation, comme le fiévreux jouit de ses frissons ou de ses sueurs...

Je n'ignorai rien de l'histoire...

Je sus... je sus tout ce que je ne dirai pas... La petite, toute petite fille, en proie à ces convulsions de mâle en chasse... la petite, toute petite fille, qui allait peut-être en mourir!...

— Je le tuerai, haletait Harvey!

— Vous n'irez pas jusque là, mon Capitaine, parce que vous êtes un être supérieur, solidement équilibré! Nous reparlerons de cela demain, si vous le voulez bien. En attendant, vous avez des devoirs de père à remplir; comment va l'enfant? Je vous crois certaines connaissances assez étendues, en médecine; mettez-les en pratique, je reste auprès de vous; nous allons collaborer étroitement. Dois-je m'en aller quérir l'aide de Malika?

Malika, jeune indigène fort belle, partageait la paillasse du sergent William.

— Une femme sait parfois bien des choses qu'un homme ne soupçonne pas, mon Capitaine!

— Va, mon petit, va la chercher!

Ce fut la première fois que me tutoya mon Capitaine; j'en ressentis une grande joie: plus de grade, de dissemblances, plus rien qu'un homme éprouvé, en face d'un autre, plus jeune, beaucoup plus jeune, jetant généreusement ses vingt-cinq ans dans la balance pour partager les épreuves de l'ami, du presque père...

Je revins donc, accompagné de la fine créature d'ébène, laquelle nous fut d'un utile secours;

Nous veillâmes tous trois jusqu'au matin; alors, seulement au lever du jour, Harvey se composa un masque, tenta, sans toutefois y parvenir complètement, de réintégrer l'ancien visage.

Il m'introduisit dans son bureau, ferma la porte d'un double tour de clef, et me transmit ses ordres.

Je ne livrerai point la ligne de conduite qui me fut tracée par mon maître, tu la découvriras au fur et à mesure que se dérouleront les événements qui vont suivre. Je mentionnerai seulement que ces directives me firent frémir, me dictèrent maintes objections auxquelles me furent opposés ces quelques mots:

— C'est un ordre! Exécutez un point, c'est tout!

Et comme j'insistais:

— Nous sommes tous deux militaires, Champ, et tous deux hommes, également; eh bien, pour une fois, la seule peut-être de votre vie, je vous ordonne de tuer en vous l'homme qui vibre et sent, pour ne laisser subsister que l'automate, l'automate, agissant parce que l'on exige qu'il agisse, ne pensant que ce que l'on veut qu'il pense, foulant au pied tout ce qui n'est pas «*La consigne*»! Connaissez-vous parfaitement le sens de ces deux mots: «*La consigne*»? Savez-vous que des fleuves de sang ont coulé pour ces deux mots-là; que des mères, des épouses, des enfants, ont pleuré toutes les larmes de leur corps, parce-qu'un fils, un époux, un papa, se sont fait crever sur place, comme des bêtes, pour «*Une consigne*»? J'ordonne, entendez-vous, j'ordonne!

\* \* \*

— Mon petit Claude, je vais descendre bien bas dans ton estime; mais efforce-toi de m'incarner, complètement, pleinement! Essaie d'imaginer; au point de l'adopter, l'esprit d'un homme du bled. Tente de réaliser combien un chef, un vrai chef, peut dominer un garçon de vingt-cinq ans qui boit, fume, broie du noir à longueur de soirée, s'épuise en vaines nostalgies trop longtemps gardées pour soi! Que n'accomplit-on pas dans de telles conditions! Rien ne semble impossible dans ces moments-là, mon petit Claude, rien!

Durant quinze jours, Ali fut traité en véritable bête de somme: toutes les corvées, tous les travaux pénibles, toutes les humiliations, tous les outrages, les coups, les mots grossiers, il subit tout cela, stoïquement, calmement, dignement!

Ses yeux me parlaient, à moi, moi, son bourreau, son tortionnaire, ses yeux me disaient: «*Tu ne peux rien contre cette loi qui doit punir qui a fauté. J'ai fauté, punis-moi!*»

Je souffrais plus que lui, petit Claude, mais agissais mécaniquement, voulais agir mécaniquement!

Le grand jour arriva: il me fallut lui sourire, le mettre en confiance; mon impression première fut celle-ci: il est dupe!

— Je vais à la chasse aux pigeons, Ali, veux-tu m'accompagner?

Je crois que tu as purgé ta peine, à présent!

— Non, Chef, je n'ai pas purgé ma peine!

Ceci me fut dit d'un ton que je n'oublierai pas; il accepta de venir avec moi...

La forêt était riche en excavations profondes dûes à des dénivellements de terrain; ces dénivellements incombaient à des canalisations souterraines, ainsi installées dans le but d'échapper au soleil, mais dont la réalisation était bien loin de la perfection!

Les pigeons se réfugiaient dans ces cuvettes, de diamètre assez important, au fond desquelles existaient une fraîcheur et une humidité recherchées par ces délicieux volatiles.

Lorsque je partais à la chasse, un indigène m'accompagnait toujours, qui devait lancer des cailloux dans ces excavations.

Les pigeons prenaient alors leur vol, et je n'avais qu'à épauler et abattre le gibier qui s'échappait en grand nombre, effrayé par cette pluie de pierres s'abattant sur lui à l'improviste.

Telle était la mission d'Ali!

Mais auparavant, nous marchions côté à côté, et je me surpris à le regarder. J'eus soudain l'impression d'être un monstre, un être abject, un objet de dégoût; qu'allais-je faire, mon Dieu!

— Ne t'a-t-on jamais dit que tu es beau, Ali?, murmurai-je;

— Jamais sur ce ton, Chef!

— Ali, veux-tu que nous fassions l'amour, tous les deux, là, à l'ombre de ces cèdres?

Ali, pour toute réponse, se blottit contre moi, comme un petit enfant, un gosse, un bambin....

L'image de la petite Dominique traversa mon esprit, à ce moment précis, tel un éclair traverse le ciel; mais déjà les lèvres du jeune Algérien happaient les miennes, ses mains touchaient mon corps, son ventre frôlait le mien.....

— — — — —

Nous nous levâmes; Ali savait qu'il allait mourir, mais cela avait-il de l'importance? N'étions-nous pas unis par-delà les hommes, par-delà la vie, la mort, le monde? N'était-il pas mien comme jamais il ne fut à personne, pas même à ce pauvre Charles qui se battit un jour pour lui?

Et n'étais-je pas à lui, plus qu'à n'importe qui, moi qui allais le tuer, après tant d'amour!

— Allons chasser les pigeons, Chef!

Ce furent ses dernières paroles. Ali s'approcha docilement du creux où se tenaient les oiseaux, comme s'il désirait voir de près son tombeau...

Je contemplai une dernière fois la grande et fine silhouette adorée... et le coup partit!

Il s'affaissa doucement, proprement!

Une nuée d'oiseaux s'échappèrent du trou, sans doute pour emporter son âme, là-haut d'où il me parlait déjà!

\* \* \*

— Voilà, mon petit Claude, pourquoi je suis allé au cimetière aujourd'hui!

Dès que j'eus tué Ali, j'écrivis à la hâte deux mots sur un papier que je déposai sur le bureau du Capitaine Harvey: «Mission accomplie». Jamais je ne revis cet homme qui n'avait pas su pardonner un instant d'abherration, monstrueux, soit, mais tellement compréhensible dans cette ambiance qui était nôtre!

Je partis, portant sur mes épaules le corps chéri que je fis enterrer chrétiennement!

— Mon Capitaine, hasardai-je, au fond tout est pour le mieux! Car lui, Harvey, s'est retrouvé seul, tout seul, avec cet horrible souvenir, mais vous, mon Capitaine, vous êtes riche! Riche! Vous avez goûté ce bonheur de posséder l'instant de la vie d'un homme, où cet homme aime la vie comme il ne l'a jamais aimée, de par le fait même qu'il va la quitter! Ali vous a offert ce suprême instant. Quelle merveilleuse histoire, mon Capitaine.... Pardon! Mon ami!

*Réhaut.*